

SEUL

Cédric Reinhardt

Copyright © 2023 by Cédric Reinhardt

All rights reserved.

No portion of this book may be reproduced in any form without written permission from the publisher or author, except as permitted by U.S. copyright law.

CONTENTS

1. Seul

1

SEUL

Le réveil fut lent. Je restai à somnoler longtemps dans mon lit, écrasé par la chaleur ambiante. Lorsque je fus complètement éveillé, je continuai de longues minutes à écouter la nature. Mon immeuble se trouvait dans une zone éloignée de la ville et seuls le chant des oiseaux venaient de temps à autre couvrir le bruit de ma respiration.

Je sortis de la chambre en titubant légèrement. Je ne savais pas combien de temps j'avais dormi, ni exactement quel jour on était, mais il me restait de l'eau dans les bouteilles en plastique du couloir. Je pris une bouteille à moitié remplie et sortis prendre le soleil sur mon balcon. Je n'avais pas pris le temps de m'habiller et sentis le soleil sur tout mon corps. C'était agréable. Un réflexe de pudeur me fit regarder aux alentours, mais de toute façon, il était peu probable qu'il y ait encore quelqu'un dans le quartier. De plus, pratiquement tous les habitants de l'immeuble étaient partis. Je finis mon eau, baignant dans le soleil.

Une fois rentré dans la fraîcheur relative du salon, je jetai la bouteille vide dans un coin et regardai autour de moi. Malgré mon réveil récent, je me sentais fatigué, triste et seul. Le café me manquait beaucoup. Je m'affalai sur mon canapé en me demandant ce que j'aurais pu faire de mon temps. Dormir encore ? Pas sommeil. Me masturber ? Pas envie. Lire un livre ? J'avais tout lu et n'étais pas du genre à lire encore et encore les mêmes livres. Sortir se promener ? Pourquoi pas. Dangereux pour sûr, mais ça n'avait pas vraiment d'importance. En trente-cinq minutes, je serais au centre-ville et après j'aviserais.

J'enfilai des habits pas trop chauds et pas trop sales. En sortant de chez moi, je verrouillai la porte et me pris à contrôler machinalement mes poches pour vérifier si j'avais mes clefs, mon téléphone portable et mon porte-monnaie. Je gloussai en me dirigeant vers l'escalier, tous ces objets étaient bien inutiles. La lumière n'était pas revenue par magie et la descente de la cage d'escalier se fit à tâtons. Une fois devant la grande porte vitrée de la sortie du bâtiment, je restai un moment à regarder l'extérieur, écoutant s'il y avait des bruits inhabituels. Ensuite, je regardai si je voyais quelques personnes semblant dangereuses, cachées dans les fourrés bordant l'entrée. Seul le chemin goudronné et quelques insectes étaient visibles. Je respirai un bon coup et sortis. Je commençai à marcher en direction du centre-ville. Prudemment au début, puis, petit à petit, d'un pas de plus en plus normal.

Trente secondes après être parti, je fus sur le trottoir de la route menant au centre-ville. Quelques centaines de mètres plus loin, je distinguai les immeubles de la périphérie. Je passai à côté d'une voiture abandonnée. Les portières étaient ouvertes et le pare-brise brisé. Sans m'arrêter, je scrutai l'intérieur. Sur le siège arrière, il y avait du sang séché et, sur la route goudronnée, une peluche d'enfant. Je n'arrivais pas à l'identifier. Un ours peut-être ? Ou un âne ? Je ne m'attardai

pas, en me faisant la réflexion que l'on se désensibilisait décidément rapidement à la violence. Au moins, il n'y avait pas de corps.

Je décidais d'emprunter la "route fleurie". Une voie piétonne qui serpentait entre les immeubles locatifs de la périphérie. En temps normal, elle était animée de groupe d'enfants à vélo, en trottinette ou de piétons et de famille se délassant dans les parcs situés entre les bâtiments. Les choses avaient changé. Plus personne ne s'était occupé d'entretenir ces espaces publics depuis plusieurs mois, et la végétation avait englouti une grande partie des voies goudronnées, places de jeux et bancs publics. Ce n'était pas le seul changement, tout était désert. Certaines entrées d'immeuble avaient été barricadées avec du mobilier hétéroclite ou des caddies de supermarché. Quelques immeubles avaient partiellement brûlé, leurs façades noircies à chaque emplacement de fenêtres et de balcons. Parfois, dans les herbes hautes, l'on pouvait voir des corps partiellement décomposés, brûlés ou desséchés. J'évitai de regarder, mais l'odeur de putréfaction était un indicateur qui ne trompait pas. Par chance, aucun corps n'était en travers du trajet que j'empruntais. Je restais cependant attentif dans cette savane.

Alors que j'arrivais proche de la sortie de la "route fleurie", une musique se faisait entendre. Je reconnus le morceau, c'était "King of Bird" de R.E.M. Cela parvenait d'un appartement au troisième étage. Les fenêtres du balcon étaient grandes ouvertes. Cela donnait une nature un peu onirique au moment. Je me demandai un moment comment cet appartement avait encore de l'électricité, mais je n'étais pas tenté d'aller explorer. Le temps de la récolte des ressources était passé. Je me disais que la personne qui avait mis la musique avait sans doute commencé par un autre morceau, sur le même album, et que celui-ci tournait en boucle depuis un moment. J'avais d'ailleurs une assez bonne idée du morceau en question. Me disant que son timing n'était pas si mal, je continuai ma route.

J'étais maintenant au centre-ville. Beaucoup d'options s'offraient à moi. Un ami "d'avant que tout s'arrête" n'habitait pas loin. À une quinzaine de minutes d'où j'étais. J'hésitai un moment. Tout le monde s'était perdu de vue face au nihilisme de la situation. De plus, s'il lui était arrivé quelque chose cela risquait de donner un tournant déprimant et morbide à cette promenade. Après être resté un moment indécis, je décidai d'y aller quand même. Rentrer maintenant n'avait pas de sens, rien n'avait plus de sens d'ailleurs. Je m'aventurai prudemment dans les rues désertes de la ville, parsemées de détritits et encombrées de carcasse de voiture.

Je progressai de rues en ruelles, tâchant de ne pas faire une cible trop facile. Cela faisait quelques semaines que je n'avais plus entendu de coups de feu, mais je n'arrivais pas à savoir si c'était parce qu'il n'y avait plus de munitions ou plus de cibles. Je me disais que le temps du parcours jusqu'à la destination que je m'étais fixée serait sans doute bien plus long si je continuais comme ça et que je ferais mieux d'y aller plus franchement. C'est à ce moment-là que j'entendis le cri. Très aigu, celui d'une femme ou d'un enfant. Je m'accroupis immédiatement regardant autour de moi. Pendant que je cherchais du regard une potentielle menace, des sanglots lointains se firent entendre. Il provenait de l'intérieur d'un magasin à la devanture cassée, à une dizaine de mètres d'où j'étais. Les sanglots étaient entrecoupés de cris stridents. Dans les pleurs, des phrases incompréhensibles étaient prononcées.

Ne voyant pas de menace immédiate et me disant que les cimetières étaient pleins de héros courageux, je décidai de faire un détour. Un sentiment m'arrêta cependant. Ce fut à ce moment que je me rendis compte que je n'étais pas sorti par ennui ou par bravade, mais parce que je voulais voir un autre être humain. Mais voulais-je voir une personne ayant sombré dans la démence, ou victime d'un choc émotionnel ? Ou

pire : plusieurs personnes dans un conflit violent et dangereux... ou encore pire. Je me résignai, peut-être mon ami serait chez lui.

La distance augmentant, les plaintes se firent plus faibles, jusqu'à ce que je ne les entendisse plus. Comme je m'y attendais, une vague de honte et de culpabilité m'envahit. Je rationalisai en me disant que c'étaient les codes de la société, la puissance atavique et animale de l'empathie. Je rationalisai toujours en me disant que dans la situation actuelle cela n'avait pas d'importance. Mais malgré toute la logique dont je tentais de m'abreuver, le sentiment de honte et lâcheté persista.

Cela m'avait pris une demi-heure pour arriver dans la rue où mon ami habitait. Une longue rue où des maisons individuelles et assez cossues se succédaient en essayant, les unes après les autres, de faire preuve d'originalité architecturale. La maison où il résidait était de plain-pied et entourée d'une grille de fer forgé. La porte de la grille était entrouverte. Ici, il y avait moins de déchets et moins de voitures dans les rues. Celle de mon ami était d'ailleurs visible sous le couvert, proche de l'entrée.

J'entrai dans la propriété en me glissant par la porte entrebâillée. L'herbe était haute et recouvrait presque entièrement le chemin de pierre qui menait à sa maison. Espérant trouver quelqu'un que je connaissais, je m'avançai rapidement entre les hautes herbes. Je sentis à peine le fin câble d'acier toucher ma cheville. J'entendis le bruit métallique d'un mécanisme se libérant, et je fus projeté au sol. Une douleur atroce irradiait dans ma jambe et je hurlai, déchirant le silence du voisinage et faisant taire les oiseaux.

Haletant et sanglotant, je me redressai pour regarder ma jambe. L'extrémité du piège était composée d'une rangée de pieux de bois grossièrement taillé et aligné telles les pointes d'un râteau. Deux de ces pointes m'avaient éraflé l'avant et l'arrière de la jambe au niveau du mollet. L'une d'elles traversait celui-ci de part en part. Je me recouchai,

contemplant le choix de rester ici, dans les hautes herbes, jusqu'à la fin. La douleur n'était malheureusement pas propice à une longue sieste méditative. En sanglotant, j'essayai de déchirer le bas de mon T-shirt. Après quelques essais, j'obtins une bande de tissus sale et inégale en largeur. Je respirai un grand coup, me redressai, et positionnai mon autre pied contre le "râteau". Me préparant au pire, je donnai un grand coup de pied contre celui-ci. La pointe sortit avec un bruit mou et humide. La douleur me vrilla la tête et je fis, pâle et transpirant, une espèce de bandage à mi-chemin entre le pansement compressif et le garrot. Puis, je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, la journée était bien avancée. Le soleil se rapprochait de l'horizon. Ma bouche était pâteuse et la douleur sourde de ma jambe me faisait bourdonner les oreilles. Je me redressai pour contempler ma blessure. Le bandage-garrot que j'avais fait était collé avec mon pantalon par du sang visqueux. Apparemment cela ne saignait plus. Je me levai prudemment. Un voile blanc brouilla ma vision, mais je ne perdis pas connaissance. Je boitai vers l'entrée de la maison, prudemment, et en évitant trois autres câbles. J'étais certain que les pièges ne m'étaient pas destinés, mais je ne pus m'empêcher d'en vouloir un peu à mon ami.

La porte était fermée, mais pas verrouillée. Je l'ouvris et sentis immédiatement l'odeur fétide de la putréfaction. Cela m'emplit de tristesse, mais pas de désespoir, l'espoir était épuisé depuis bien longtemps. Je m'aventurai dans le hall d'entrée, essayant de respirer par la bouche. J'étais déjà venu et connaissais les lieux. Je pouvais voir à l'étage. La porte de sa chambre était entrouverte. L'odeur venait probablement de là. Je montai les escaliers avec peine, gémissant à chaque marche. Je passai devant la chambre sans regarder et en retenant mon souffle. Mon objectif était la salle de bain. Sur place, je cherchai les médicaments. Je trouvais une tablette d'antidouleur générique. Je me

forçai à avaler chaque pilule de la tablette. La dose était contre-indiquée, mais ça n'avait pas beaucoup d'importance.

Depuis la fenêtre de l'étage, j'aperçus deux silhouettes dans l'un des espaces verts, maintenant foisonnant, qui occupaient une bonne place dans ce quartier. L'une grande et l'autre petite, assise dans l'herbe. Malgré la douleur, je me pris à sourire. Voir des gens fut comme un grand verre d'eau fraîche. Je redescendis les escaliers en clopinant. Décidant qu'il me fallait quelque chose pour me soutenir, je pris en passant à la cuisine une chaise de bar. Ce n'était pas des plus pratiques, mais cela me permettait d'avancer. Je sortis du côté jardin pour rejoindre les inconnus du parc.

Avançant bizarrement, aidé de ma chaise de bar, j'approchai des deux personnes. Apparemment un jeune homme et un enfant. L'enfant, une fille, finit par se retourner et s'adressa au jeune homme en lui tirant la manche. Ils se levèrent les deux, et le jeune homme sortit un pistolet de sa poche. Il le braqua dans ma direction tout en s'éloignant avec l'enfant derrière lui. Je les hélai pour leur dire que je cherchais juste un peu de compagnie, mais lorsqu'ils furent à bonne distance, ils tournèrent les talons et partirent hors de vue.

Cette accélération avait rouvert ma blessure. La douleur, très légèrement étouffée par les médicaments, irradiait dans toute ma jambe, ma hanche, et une partie de mon dos. Je ne pouvais pas vraiment en vouloir aux deux inconnus. J'avais les cheveux en bataille, une barbe non taillée, un T-shirt sale, déchiré et taché de sang. Sans parler de ma démarche ridicule avec cette chaise de bar. La journée touchait à sa fin et après avoir regardé le ciel, j'en conclus que l'heure était bientôt arrivée. Je regardai autour de moi et vis une belle colline, pas trop loin. Je me mis en marche.

L'ascension fut lente, difficile et douloureuse. Je perdais pas mal de sang. Une fois en haut de la colline, je m'assis sur la chaise haute et

regardai le ciel. L'énorme astéroïde, qui était visible depuis plusieurs jours dans le ciel diurne, avait maintenant la taille de la lune. À ma droite, quelque chose bougea. Un homme au regard hagard portant une chemise tachée, comme ses mains, de sang séché était à côté de moi. Je me demandai un instant s'il avait dû se défendre, s'il s'était blessé ou s'il avait assouvi de sombres pulsions. Ce n'était pas important. Nos regards se croisèrent et je vis le même soulagement que le mien dans ses yeux. Le soulagement de ne plus être seul. Le ciel explosa d'un bruit indescriptible et nous fument noyés dans une lumière blanche.